

Québec français



Entrevue avec Daniel Sernine

Michel Lord

Numéro 64, décembre 1986

Daniel Sernine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lord, M. (1986). Entrevue avec Daniel Sernine. *Québec français*, (64), 28–30.



ENTREVUE
AVEC

Daniel Sernine



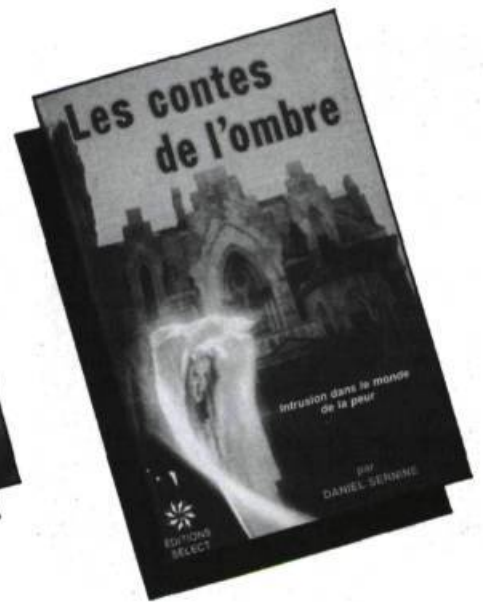
Vous avez, si je ne m'abuse, une double spécialité universitaire: l'histoire et la bibliothéconomie. Pourquoi avez-vous finalement délaissé ces domaines et choisi la carrière d'écrivain à temps plein?

Ni l'histoire ni la bibliothéconomie n'étaient pour moi des vocations, même si la première m'intéressait beaucoup et la seconde raisonnablement. Je serais probablement bibliothécaire aujourd'hui, comme mes collègues de maîtrise, si des circonstances favorables ne m'avaient permis de me consacrer à temps plein à l'écriture après mon premier emploi en bibliothèque. Je publiais en effet sporadiquement depuis 1975, mais la carrière d'écrivain n'était pas encore pour moi une perspective concrète. Mes premiers succès, tout modestes, la première bourse que j'ai obtenue du Conseil des Arts sur la foi de ces succès, et divers autres facteurs, m'ont permis de consacrer à l'écriture ce que j'appelais alors « une année sabbatique », avant de prendre le collier de l'emploi. Mais l'année s'est prolongée, mes premiers livres ont paru chez deux éditeurs, une autre bourse m'a été accordée et j'ai acquis un peu de notoriété. C'est très graduellement et presque sans à-coups que ma carrière a atteint un rythme de croisière — une croisière créative, profondément satisfaisante, qui enlevait tout attrait aux rivages déjà lointains de la bibliothéconomie.

michel lord

Vous pratiquez essentiellement deux genres littéraires, le fantastique et la science-fiction. Que représente ce choix pour vous?

Au départ, ce choix concrétisait mes affinités naturelles (affinités littéraires et cinématographiques). Surtout, ce choix me laisse la plus grande liberté créatrice, même si l'originalité n'est pas la qualité première de mon travail. La science-fiction, le fantastique épique et, dans une certaine mesure, le fantastique tout court permettent à l'auteur de créer les décors de son oeuvre. Davantage encore s'il le veut: tout le contexte, spatial et temporel, de son écriture. Aucune restriction non plus quant au propos de l'oeuvre. Par exemple, comment explorer, en littérature générale, la possibilité de voyager dans le temps pour changer les événements passés? Comment extrapoler, en littérature générale, sur ce que serait la vie d'hommes et de femmes immortels, dont les existences antérieures ne leur reviendraient que par bribes, épisodiquement? Et peut-on, en littérature générale, créer une planète et sa société quand il n'y a pas de place prévue pour elle dans le « vrai » monde? Peut-on réécrire l'histoire à l'échelle des empires, des royaumes et des dynasties, ailleurs que dans un monde imaginaire?



Comment l'idée de publier autant pour la jeunesse que pour un public adulte vous est-elle venue?

Un des cours que j'ai suivis en bibliothéconomie portait sur la littérature de jeunesse; il m'a amené à explorer ce secteur au Québec, en particulier la science-fiction pour jeunes. Mon intérêt s'est maintenu et s'est développé après mes études. À cette époque, le secteur québécois du roman pour jeunes n'était pas aussi développé qu'aujourd'hui: il n'y avait pas beaucoup de portes où un auteur pouvait frapper. J'ai choisi l'éditeur qui avait publié le plus de SF pour jeunes (dans la collection Jeunesse-Pop) et je lui ai envoyé un échantillon de ma prose (un texte de fantastique épique, l'amorce de ce qui allait devenir mon roman *Ludovic*). L'éditeur était davantage intéressé par la SF et m'a demandé d'écrire un roman de ce genre. C'était la première fois qu'on me demandait un livre! J'ai pris une idée qui mûrissait en moi depuis quelque temps et que je ne destinais pas nécessairement à un jeune public (considérablement développée, c'est celle qui allait donner *les Méandres du temps*). C'est ainsi qu'*Organisation Argus* s'est écrit.

Abordez-vous l'écriture de manière sensiblement différente suivant que vous écrivez pour un public jeune ou pour un public adulte?

Le projet d'écriture est plus simple lorsque je vise un public jeune. Pour des raisons d'espace (manuscrit d'environ cent pages), mon propos sera alors plus circonscrit, il aura moins de ramifications et de développements. La narration ira plus directement à ce qui est l'essentiel pour un jeune lecteur: l'intrigue, l'action. Elle s'attardera moins à évoquer les ambiances, à approfondir les motivations et les sentiments des acteurs.

L'écriture sera différente, aussi: je la contrains constamment à la simplicité, lorsque je m'adresse aux jeunes. Brièveté et clarté des phrases, accessibilité du vocabulaire; c'est seulement quand je ne puis faire autrement que je recours à des termes spécialisés ou rares (rares aux yeux d'un jeune lecteur).

Que pensez-vous du fait que l'on relève le fantastique et la SF dans le domaine de la « paralittérature »? Est-ce une juste classification, à votre avis?

De premier abord, on est tenté de croire que ce « para » renvoie à une marginalité statistique: une minorité de gens lisent le fantastique et la SF. Mais « paralittérature » englobe autant des genres aussi lus que le policier, le roman d'espionnage et le roman d'amour populaire. En termes numériques, c'est la littérature avec un grand L qui se retrouve minoritaire dans les statistiques de lecture! Cela montre bien que le « para » ne désigne pas une marge statistique mais un jugement de valeur de la part de l'institution littéraire qui code les genres et les sous-genres. En sous-estimant SF et fantastique, beaucoup de littéraires se privent de la lecture d'oeuvres majeures, qui existent en ces genres dans la même proportion qu'en littérature générale — de même qu'il y a en littérature générale une bonne part d'oeuvres médiocres que l'oubli reléguera, non dans les marges, mais au bas de la page, même hors de la page, sous la table...

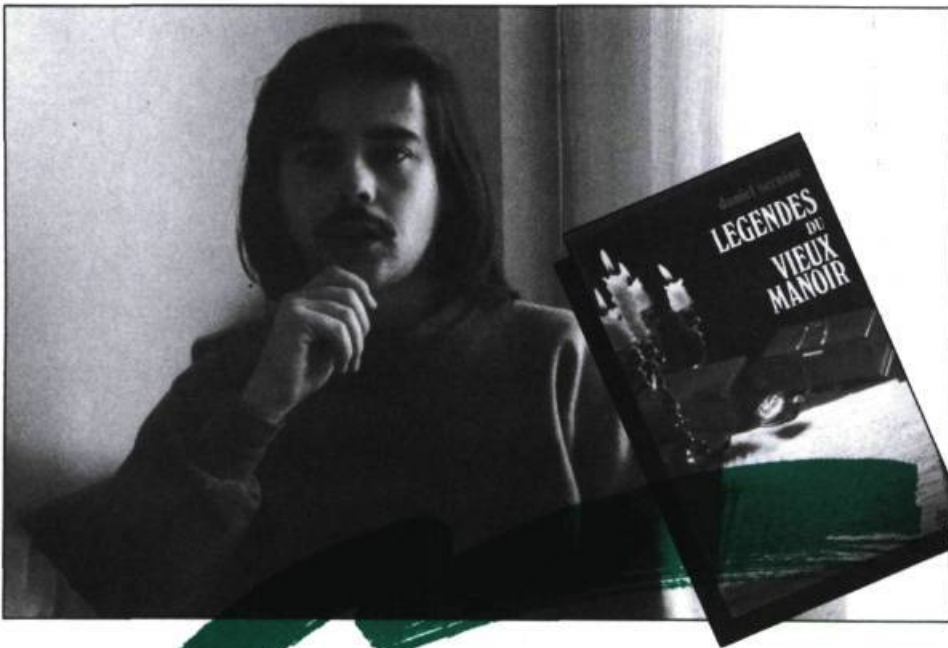
Vos oeuvres, aussi bien celles destinées à la jeunesse qu'au public adulte, se déroulent soit dans une Nouvelle-France imaginaire pleine de magie et de sorcellerie, soit dans un espace interplanétaire fortement marqué par la technologie. Qu'est-ce qui vous a incité à faire ces choix?

Il faudrait élargir: une bonne part de mon fantastique se passe dans la

deuxième moitié du XIX^e siècle, y compris *le Cercle violet*. Dans la série qui va du *Trésor du « Scorpion »* jusqu'aux *Envoûtements*, qui couvrent la période « Nouvelle-France », j'ai encore le projet de deux autres livres dont l'action se passerait vers 1800 et 1860. Ceci dit, il est vrai que j'éprouve une fascination pour le passé, fascination à rapprocher de mes études en histoire. Difficile, ici de départager la cause de l'effet, mais je crois que c'est cet intérêt pour le passé qui m'a amené à étudier l'histoire, études qui ont à leur tour nourri mon imaginaire. Dans un texte paru au début de ma carrière (« Écrire pour son plaisir », 1979), je me qualifiais à tort de *passéiste*. Le mot, je m'en suis vite rendu compte, a des connotations allant au-delà de mon simple goût pour les choses du passé (urbanisme, architecture, mobilier, costume, coutumes...), qui serait peut-être de la *passéphilie* si le mot existait, alors que le passéisme est une idéologie, presque une philosophie, valorisant les institutions, les schèmes et les valeurs du passé. Une preuve que *passéisme* ne convenait pas, c'est ma fascination pour les technologies de pointe et celles du futur, que vous soulignez à juste titre; elle se traduit entre autres par mes goûts cinématographiques et se reflète dans la science-fiction que j'écris. Ces deux thématiques, celle de mon fantastique et celle de ma science-fiction, ne sont donc pas tant des choix littéraires que la manifestation écrite (et spontanée) de mes goûts et préférences.

Sentez-vous que, au Québec, le fantastique et la SF sont en train d'acquiescer un statut différent de celui qu'ils avaient lorsque vous avez commencé de publier votre oeuvre?

Le fantastique n'a jamais été aussi déconsidéré que la SF, entre autres parce qu'il figure depuis plus longtemps



dans l'histoire littéraire, et que des auteurs très estimés y ont laissé leur marque. De ce côté, donc, pas de changement, si ce n'est qu'au Québec, à ma connaissance, il n'y avait pas de fantastique écrit pour les jeunes, jusqu'à ces dernières années. Quant à la SF québécoise, douze années d'efforts soutenus portent maintenant leurs fruits, me semble-t-il: on en parle régulièrement dans les médias littéraires et dans les créneaux spécialisés des médias généraux, tant écrits qu'électroniques, par exemple lors de la parution d'anthologies, ou de la remise du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois. Dans l'enseignement aussi, la SF a trouvé sa place, tant au niveau secondaire qu'au niveau du cégep, ce qui n'était pas le cas au début des années soixante-dix, par exemple, lorsque j'ai fait mes études collégiales. Mon oeuvre et la notoriété de cette oeuvre ont accompagné le cheminement de la SFQ: mes premiers textes ont paru dans *Requiem/Solaris*, le premier magazine québécois de SF et de fantastique, mes premiers livres de SF visant le public général ont paru aux Éditions Paulines dans la première collection québécoise de SF, mes premiers romans pour jeunes en SF ou en fantastique ont coïncidé avec l'expansion qu'ont connue ces deux genres au début des années quatre-vingt (jusqu'à là les oeuvres québécoises étaient rares, peut-être une par année, parfois moins).

Que pensez-vous de l'accueil critique réservé à vos oeuvres? Vous affecte-t-il?

Je crois que la lucidité aide à recevoir sereinement la critique. Évidemment une critique positive aide à la sérénité, ce qui a généralement été le cas pour moi, du moins en littérature de jeunesse. À l'égard de mon oeuvre pour le public

général, toutefois, la critique a été plus mitigée (et surtout plus silencieuse!). Quand je parle de lucidité, je veux dire que je connais moi-même la valeur et la pertinence de ce que j'écris, et je n'ai jamais été renversé, ou déconcerté, ou atterré par les critiques que je lisais. Sauf sur des points secondaires indiquant que tel critique avait lu un peu vite tel livre, je n'ai jamais eu l'impression qu'on m'avait mal compris et que j'étais victime d'injustice de la part de la critique.

En tant qu'écrivain, parvenez-vous à vivre, directement ou indirectement, de votre plume?

Vivre *directement* de sa plume serait vivre de ses seuls droits d'auteur. Ma réponse est non, bien sûr. Les écrivains québécois qui vivent directement de leur plume se comptent sur les doigts d'une main. Si vivre *indirectement* de sa plume signifie vivre *des métiers de l'écrit* (piges, lecture de manuscrits, articles) et *de ses à-côtés* (bourses occasionnelles, conférences rétribuées), alors, oui, je vis de ma plume; je n'exerce pas d'emploi régulier et salarié. Si je vis de ma plume, c'est toutefois modestement (petit appartement, pas de voiture, presque pas de voyages ni de vacances), et je n'arriverais pas si j'avais une famille ou des responsabilités de cet ordre.

Songez-vous à poursuivre votre oeuvre telle qu'elle est engagée ou prévoyez-vous travailler à des projets sensiblement différents?

J'ai de la suite dans les idées. Des projets littéraires élaborés depuis mes débuts, il n'y en a qu'un d'importance que j'ai abandonné définitivement parce qu'il ne m'intéressait plus. C'est dire que j'entends, dans les années qui viennent, poursuivre mon oeuvre telle

qu'elle est engagée. En littérature de jeunesse, par exemple, si on considère comme une heptalogie la série de romans d'aventures ou de fantastique amorcée avec *le Trésor du « Scorpion »* et terminée avec *le Cercle violet*, il me reste deux livres à publier; ils en sont au stade de l'idée ou de la première version. Lorsque mon texte le plus récent et le roman que j'achève seront publiés (ou si ils sont publiés...) on croira cependant y voir quelque chose de sensiblement différent. C'est que le public et la critique, même quand ils lisent *toute* la production publiée d'un auteur, n'ont qu'une perception en pointillé de l'évolution d'un auteur. Pour compliquer les choses, l'ordre et le rythme de publication ne sont pas toujours l'ordre dans lequel les oeuvres ont été écrites, ni le rythme auquel elles se sont succédé sur la table de l'auteur. Tel virage dans l'oeuvre d'un auteur ne sera, par exemple, qu'une illusion due au fait que des oeuvres intermédiaires entre deux points d'une évolution ne sont pas venues à la connaissance de l'analyste ou du lecteur. De même, tel ralentissement dans la production d'un auteur (c'est mon cas en 1986) peut être dû à l'impression d'abondance des années antérieures, abondance en partie artificielle: des quatre livres que j'ai publiés en 1983, trois remontaient (en tout ou en partie) à 1978 ou même avant (premières versions du *Cercle violet*).

Quels sont vos rêves, littéraires ou autres?

Le terme « rêve » tel que vous l'employez dans son sens second est pertinent ici: il évoque avec justesse le caractère aléatoire des projets de création (je ne veux pas dire aléatoire, « dépendant du hasard », je veux dire « dépendant d'un ensemble de facteurs sur lesquels on a bien peu, ou pas du tout, d'influence »). Mériter le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois me procurerait une grande joie. Tant qu'à rêver, le Grand Prix français de la SF me réjouirait aussi (bien que celui-ci ne soit qu'honorifique, non doté d'une bourse). De façon plus réaliste, mais à peine, être publié par un éditeur européen de SF serait pour moi un accomplissement important (des manuscrits en français que reçoivent ces éditeurs, seulement 0,5% à 1% sont finalement publiés, sauf au « Fleuve Noir » qui est un cas particulier. Être publié par un de ces éditeurs français me permettrait de rejoindre, *au Québec seulement*, dix à vingt fois plus de lecteurs de SF qu'à travers un éditeur québécois! Les médias visuels (télévision, cinéma) ont aussi leur attrait, mais je sais trop la distance qu'il y a entre l'oeuvre écrite et le produit de consommation visuelle, pour que cette avenue me fasse vraiment rêver.